



HAL
open science

Bouger, errer, aller, venir... Observer les situations de marge pour comprendre ce qu'expriment les mobilités des jeunes dans les territoires ruraux ?

Mélanie Gambino, Olivier Desmesure, Philippe Sahuc

► To cite this version:

Mélanie Gambino, Olivier Desmesure, Philippe Sahuc. Bouger, errer, aller, venir... Observer les situations de marge pour comprendre ce qu'expriment les mobilités des jeunes dans les territoires ruraux ?. Xavier Bernier. Mobilités et marginalités, Presses universitaires de Rennes, pp.81-96, 2019, Espace et territoires, 978-2-7535-7590-5. hal-01726376

HAL Id: hal-01726376

<https://hal.science/hal-01726376>

Submitted on 8 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BOUGER, ERRER, ALLER, VENIR... OBSERVER LES SITUATIONS DE MARGE POUR COMPRENDRE CE QU'EXPRIMENT LES MOBILITES DES JEUNES DANS LES TERRITOIRES RURAUX ? ¹

Mélanie Gambino, Maître de conférences en Géographie, Université de Toulouse Jean Jaurès, Laboratoire Lisst-Dynamiques Rurales, gambino@univ-tlse2.fr

Olivier Desmesure, Docteur en Psychopathologie, Université de Paris VII et conseiller chargé des politiques publiques de jeunesse, DDCSPP, Dordogne, olivier.desmesure@dordogne.gouv.fr

Philippe Sahuc, Maître de conférences en Sociologie, École nationale supérieure de formation de l'enseignement agricole, Toulouse, philippe.sahuc@educagri.fr

Introduction

Plusieurs travaux récents sur les modes d'habiter nous montrent que les campagnes des villes tout comme les villes des campagnes sont majoritairement représentées et vécues comme rurales, et largement appropriées comme du rural (Sencébé, 2004 ; Dodier 2007 ; Ortar, 2009 ; Poulot, 2015 ; Barthe, Gambino et al, 2017). L'analyse de discours recueillis dans des travaux sociologiques souligne également une mise à distance physique, mentale et sociale de la ville (Barthe, Eychenne et al. 2016 ; Coquard, 2016). Ceci souligne un vécu des campagnes en décalage avec la posture dominante très urbano-centrée qui voit la progression et la diffusion constante de l'urbain dans tous les territoires. Cette grille de lecture des évolutions territoriales fait aujourd'hui le constat de leur disparition (Lévy, 1994 et 2013, revue Tous Urbains) ou renvoie parfois les campagnes à la portion congrue du territoire. Cette grille de lecture se retrouve dans les découpages de l'espace proposé par l'Insee (Insee, 2011 ; Hubert, 2014) qui enterre définitivement le « rural » comme catégorie d'espace (Dumont, 2012). On conviendra que, dans ce contexte, en nous intéressant aux territoires ruraux, nous avons à faire à des espaces dont la trajectoire va vers une marginalisation dans les représentations dominantes. Mais, cette trajectoire coexiste avec une affirmation quotidienne et diffuse d'une identification à la campagne dans les modes d'habiter et les discours d'habitants.

Précisément, nous nous intéresserons aux territoires ruraux marqués par la faible densité de population. Pour nous, il s'agit d'une catégorie d'espace en marge, c'est-à-dire « en continuité avec son territoire, dépendant de lui et en même temps marqué par une modification progressive de ses éléments et de ses caractères » (Prost, 2004). Nous porterons l'analyse sur ce qui peut être source de modification en observant une partie des acteurs de ces territoires que sont les jeunes. Dans une démarche de recherche pluridisciplinaire entre la géographie, la sociologie et la psychopathologie, nous rendons compte ici d'un travail qui s'inscrit dans le long terme et la

¹ Pour citer ce chapitre : GAMBINO Mélanie, DESMESURE Olivier, SAHUC Philippe, à paraître, « Bouger, errer, aller, venir... Observer les situations de marge pour comprendre ce qu'expriment les mobilités des jeunes dans les territoires ruraux ? », dans X. Bernier, S. Cambon-Grau, N. Mareï, J. Lombard, K. Sutton et P. Zembri, *Mobilités marginales, mobilités dans les marges, marges mobiles*, Presses Universitaires de Rennes.

mutualisation de travaux en sciences humaines au sujet de l'habiter dans les territoires ruraux et des pratiques sociales qui s'y développent, notamment chez les jeunes (Gambino, 2008 ; Desmesure, 2011 ; Sahuc, 2015).

Dans cette communication, nous traiterons en premier lieu de la diversité des mobilités des jeunes dans les espaces ruraux. Nous montrerons ensuite en quoi les contretemps constituent un fil conducteur à cette diversité. Nous évoquerons enfin les enjeux posés par les mobilités et les contretemps des jeunes notamment dans leur prise en compte dans ce qu'on appelle la dynamique territoriale.

Encadré 1 : un faisceau de regards, diversement construits

L'analyse présentée utilise un corpus d'enquêtes issues de plusieurs recherches achevées s'intéressant aux conditions dans lesquelles la ruralité est aujourd'hui habitée par les jeunes (dans des départements comme la Dordogne, l'Ariège ou encore l'Allier). On ne peut pas comprendre l'analyse pluridisciplinaire présentée ici si on ne la replace pas dans un contexte de passerelle entre un « espace vécu » qui, par définition, est bien celui de la géographie et celui qui s'inscrit dans une réalité psychopathologique qui a trait à un « arrière monde » du jeune, dont on va voir paradoxalement qu'il pèse, sur sa trajectoire.

Au-delà de nos travaux réciproques, le cadre méthodologique de nos interventions s'inscrit dans une démarche collective de par la participation à des travaux et séminaires communs (Gambino, Desmesure, Sahuc, 2011, 2015) et une implication régulière dans les territoires auprès des jeunes avec lesquels nous travaillons et ce quelles que soient leurs conditions sociales et économiques (opération « Terres de jeunes », « Construire avec les jeunes de Dordogne » et « # Je suis jeune » en Dordogne (2005, 2013, 2015), séminaire du Master Développement des Territoires Ruraux « Jeunesses et territoires » en Ariège (2015).

Les travaux de Mélanie Gambino se situent dans la lignée des approches géographiques autour de l'habiter. L'attention est portée sur les pratiques et les représentations des espaces de faible densité du sud-ouest français. L'intérêt de cette approche territoriale, c'est qu'elle « oblige à dépasser la référence à une population ou un public cible pour lui préférer une réflexion prenant en compte à réalité et la diversité des contextes territoriaux » (David, 2014). La méthode d'enquête s'appuie sur l'observation participante, la réalisation et l'analyse d'entretiens semi-directifs individuels ou collectifs avec des jeunes de 15 à 25 ans.

Les travaux d'Olivier Desmesure s'inscrivent dans la tradition de la clinique de l'éducation alternant théorie et pratique, entre doctorat de psychopathologie et pratiques professionnelle de plus de 20 ans dans le champ de l'éducation et du travail social. Les jeunes enquêtés sont situés dans le département de la Dordogne et ils ont fait l'objet d'un premier repérage par le biais de leur prise d'initiative dans la vie publique locale. L'intérêt de ce point d'observation réside dans la connaissance longitudinale de trajectoires de jeunes, avant, pendant et après la rencontre. Ce travail est le saisissement d'un point de vue analytique élaboré entre le jeune et une clinique de l'éducation. Le terme même de « clinique de l'éducation » fait référence à un corps de recherches issu de la tradition psychanalytique et désigne le « lieu de théorisation où des connaissances se construisent à même le vivant et dans l'implication » (Cifali, 1996). Il s'agit d'une clinique qui ne néglige ni les « savoirs savants » ni la « singularité du vivant » et qui s'incarne aujourd'hui grâce aux nombreux travaux dont ceux du Centre de recherche sur la clinique de l'éducation à l'Université de Paris VIII. Il s'agit

de partir d'une initiative portée par un jeune tout en se donnant, avec celui-ci, la possibilité de revenir à « l'expérience source » (Boccaro, 2002) et ses fondements affectifs. En quelque sorte, il existe bien un fond pulsionnel à l'action mais c'est par le biais de l'affect, en tant que « connaissance » (Bion, 1979), qu'est reconstitué avec le jeune, ce qui peut être considéré comme une trajectoire et donc un déplacement (voire une mobilité) pas comme les autres : autant, en effet, nous voyons bien ce que le jeune met en jeu lorsqu'il exécute son initiative, autant, notre méthode de travail est édifiante pour enregistrer ce que nous appelons « l'envers du décor ». Cette méthode s'appuie principalement sur des séries d'entretiens cliniques, des observations et une connaissance chronologique du jeune.

Les travaux de Philippe Sahuc sont d'orientation ethnologique et passent par un partage d'activités communes avec des jeunes (en lycée agricole notamment) ou par un accompagnement de retour de mémoire sur des trajectoires de jeunesse en milieu rural, notamment au travers d'une enquête par retrouvailles auprès de jeunes d'un espace montagnard de hautes vallées pyrénéennes (Couserans, Ariège). Dans ce dernier cas, il s'est agi, quinze ans après une implantation personnelle de cinq années comme habitant, facteur, participant actif à différentes formes d'animation culturelle, de retrouver les anciens enfants de cette époque, devenu-e-s jeunes adultes et de me faire raconter des parcours de jeunesse ayant en commun un même point de départ territorial.

I. Kaléidoscope des mobilités observées

Les recherches dont nous allons présenter l'analyse, bien que menées séparément et différemment (encadré 1), présentent des résultats convergents : la diversité des voies empruntées par les jeunes montre que la mobilité est loin d'être uniforme et homogène.

Le repérage des modes d'habiter dans des territoires ruraux souligne l'existence d'implicites bien distincts dans le rapport à la mobilité des jeunes. Il y a une logique basée sur la proximité et le local, dans laquelle la mobilité est surtout quotidienne et résidentielle. Elle signifie que « bouger » c'est rester, investir le local, le proche, le connu. La mobilité permet de maîtriser un territoire local. La migration n'est pas identifiée par les jeunes comme un registre de la mobilité, à cause de l'attachement au local ou par peur. Elle ne fait pas partie de leur mode de vie. C'est ainsi que se délimite un territoire construit dans une dialectique entre enfermement local et circulation intense dans un périmètre local (figure 1). Ce registre de mobilité n'est pas perçu comme tel par l'entourage des jeunes, ni par l'environnement institutionnel dans lequel ils évoluent. Il existe une autre logique dans laquelle la mobilité exprime un mouvement où deux lieux de résidence coexistent en complémentarité. La mobilité témoigne alors d'une alternance résidentielle, ponctuée par des déplacements fréquents entre leur lieu d'appartenance dans l'espace rural et leur lieu de résidence en ville. Ici « bouger », c'est articuler les localités, celles situées dans un espace d'origine et d'appartenance identitaire stable à la campagne, et celles situées en ville, lieu de réalisation sociale, investi par choix ou par nécessité. Ce mouvement entre deux types d'espace permet aux jeunes d'acquérir « des formes d'indépendance partielles » (Galland, 2001). Pour mieux vivre et tirer parti de l'incertitude de la jeunesse, ils mettent en place une décohabitation et jouent sur deux mondes différents. Il est encore possible de distinguer autre une logique dans laquelle la mobilité est mise au profit de la sédentarité. Elle est, dans ce cas, centrée sur la maison et mettant en relation de nombreux lieux éloignés les uns des autres, chacun correspondant à des rôles différents dans la vie quotidienne : le lieu de résidence, le lieu de travail, le lieu des loisirs et de la sociabilité, le lieu de la famille (la maison des parents et celle d'autres membres de la famille). La mobilité y est fonctionnelle, entièrement maîtrisée et mise au service d'un projet de vie, à savoir vivre chez soi à la campagne. Dans ce cas, « bouger », c'est

partir et revenir et sert à s'installer. Cela représente le moyen de se différencier de la majorité des autres jeunes. La mobilité est une condition de réalisation d'un projet personnel d'ancrage dans des territoires ruraux qui ont pour les jeunes une dimension expressive. A bien des égards, les choix résidentiel et l'appétence pour la sédentarité de ces jeunes les rendent invisibles à l'heure du « tous urbains ».

**Figure 1. Le scooter, support de la mobilité locale.
Cliché : Mélanie Gambino, à Brantôme, Juin 2005**

En complément de l'approche géographique, l'analyse clinique nous permet de faire ressortir une forme de mobilité qui s'exprime davantage dans le temps, celle de l'errance. Elle n'est pas pathologique, contrairement à ce que nous délivre le sens commun. Elle permet plutôt d'apprécier non pas des parcours mais des trajectoires de jeunes qui se mettent en apesanteur du social et qui utilisent leur temps libre pour tenter de bâtir un cheminement qui n'entre pas dans les « tuyaux » traditionnels de l'insertion des jeunes. L'exemple le plus parlant sera certainement celui de Manon, habitante d'un espace de faible densité de population, qui, après avoir passé son baccalauréat pour « rassurer ses parents », développe un projet de coopération avec le Tibet qui ne ressemble à rien tellement il est hors norme et extra-ordinaire. Alors que cette jeune fait partie intégrante de la communauté des nomades du Chan Tang depuis plusieurs années, qu'elle parle couramment trois dialectes et le Chinois, qu'elle a inscrit son projet au registre du commerce chinois, là où de nombreuses ONG se sont vu refuser un accès définitif par le pouvoir chinois, son retour en France ne lui a jamais offert les occasions, les moyens et les interlocuteurs pour valoriser son pouvoir de l'expérience et de la connaissance. Bien entendu et même s'il s'agit d'une infime minorité, les nombreux exemples empruntés aux travaux cliniques montrent clairement que les jeunes, dont Manon illustre le cas, opèrent une véritable métamorphose en expérimentant le social à défaut de le subir (figure 2). Tout en répondant aux exigences de la norme (« passe ton bac d'abord »), ces jeunes possèdent un fond pulsionnel et une base affective qui les poussent à aller au-delà de leurs ressources tout en matérialisant des projets hypersophistiqués (une coopération de solidarité internationale, un festival, une association de cultures urbaines...). Cet exemple témoigne d'une mobilité latente qui dresse un autre rapport des jeunes à leur territoire, construit sur une temporalité qui alterne entre engagement dans la vie publique locale (création d'un festival, projet européen), vie professionnelle et privée (formation, recherche d'emploi, logement, loisirs...) et préoccupation intérieure pour reconstruire une histoire.

**Figure 2. Manon, l'expérimentation par le voyage
Dessin : Philippe Sahuc, Septembre 2016**

L'enquête ethnologique permet de voir que l'extension de la diversité des pratiques culturelles de la vie vers les territoires ruraux (installations néorurales, développement touristique, internet ces dernières années) a généré une mobilité liée certes à ces ressources officielles que sont les études et les stages (cela semble bien reconnu) mais aussi une mobilité liée à des formes de loisirs qui peuvent en retour devenir des ressources. C'est par exemple une jeune fille qui « bouge » pour trouver des activités sportives associatives qui lui conviennent et finit par trouver dans ce réseau associatif la ressource, en termes de contact, d'un premier emploi, au chef-lieu de canton. C'est aussi le cas d'un jeune homme, fils de néoruraux éleveurs fromagers, d'abord se désintéressant de cette activité et se passionnant pour la moto de circuit (se déplaçant à l'échelle du sud-ouest pour aller faire de la moto sur circuit) jusqu'à envisager la reprise de la ferme

fromagère et d'associer la publicité pour le produit aux motos exhibées au grand public (figure 3). Dès qu'il s'agit d'entreprendre des déplacements un tant soit peu ambitieux, individuels ou à plus forte raison en groupe, l'une des premières questions qui se posent est celle des moyens à trouver et, à notre époque, cela passe le plus souvent par la validation d'un projet labellisé. Or, qui dit label dit soin du libellé. De confiance d'une enseignante en lycée agricole, pour obtenir un soutien public, il ne faut plus écrire « voyage », il faut écrire « mobilité ». La mobilité est, sinon la norme prescrite, du moins l'aune à laquelle on mérite ou non le soutien public. L'enquête ethnologique nous fait également décrypter autrement des mobilités bien connues dans les territoires ruraux, celle de la contrainte du ramassage scolaire, souvent décrite comme perte de temps et source de fatigue. Elle pourrait être un bon exemple de de mobilité marginale dont peu d'acteur se rend compte qu'elle produit ce qui peut être de l'ordre de la 'ressource', reconnue après coup par le jeune qui a grandi.

Figure 3. Un jeune motard de retour pour reprendre la ferme fromagère Dessin : Philippe Sahuc, Mai 2015

Le regard croisé sur nos recherches, s'il permet le recensement de ces diverses mobilités, nous donne surtout une piste d'explication du sens à accorder à cette diversité. Ce que nous retenons, ce n'est pas tant que les jeunes ont des mobilités différentes, mais qu'elles ne sont pas comprises pour ce qu'elles expriment.

II. Le contretemps et le principe constance : un fil conducteur de la diversité des mobilités

A travers cette énumération (qui pourrait être plus longue si l'on se référait à l'actualité), nous avons voulu montrer qu'il existe un contexte global du contretemps qui touche la jeunesse, pris au sens philosophique, ceux qui vivent cette expérience qui mixe l'enfant et l'âge adulte, une phase où l'on demande plus de protection et plus de liberté (Deschavanne, Tavoillot, 2007). Les jeunes n'en finissent plus de prendre à rebours la communauté des adultes et des institutions en s'inscrivant malgré eux dans des formes de rejets qui peuvent désormais se quantifier (Cahuc et al., 2013) ou se cristalliser sous forme de violences radicales (par exemple avec les ZAD). Pour ces jeunes, le contretemps est finalement productif et il s'inscrit dans un processus de « métissage social », au sens de la *métis* grecque comme « savoir-pratique » (Vernant, Detienne, 1974) car il permet au jeune de laisser cohabiter différentes facettes de sa personnalité (un jeune skateboarder qui devient éducateur sportif, jeune agriculteur qui revendique sa passion pour la moto).

Les contretemps de la jeunesse sont élaborés à partir d'un mouvement spontané qui n'est pas, ou peu, comptabilisé dans ce qu'on appelle communément la mobilité. Ils inaugurent pourtant des formes de mobilité (sociales autant de que spatiales) qui n'ont que très peu été mises en rapport avec des pratiques sociales des jeunes qui font fréquemment l'objet de déni, en tant que « déni de sens » (Bourdieu, 1979). Dans la littérature ruraliste, il est de plus en plus question de capital d'autochtonie. L'idée se trouve en germe dans l'enquête analysée par Bertrand Hervieu et Jean Viard (1996) lorsqu'ils avancent qu'on se recommande de son territoire d'autant plus que l'on peut difficilement se recommander de ses activités. Mais il peut s'agir en fait d'un double savoir-faire avec ce qui est une marge : marge professionnelle des métiers de pure exécution d'un côté, marge territoriale qu'il est peut-être de plus en plus compliquée de faire valoir, à l'extérieur, particulièrement quand on est jeune.

Comme le soulignent justement les recherches récentes en sciences sociales « les trajectoires des jeunes vers l'âge adulte se présentent avant tout comme étendues, peu linéaires et empreintes de complexité et de réversibilité » (Loncle, Muniglia, 2010). Les contretemps de la jeunesse, dont on a montré qu'ils pouvaient traverser les classes sociales, les lieux et le temps (Gambino, Desmesure, 2014), entrent en résonance d'une interrogation collective au sein des recherches en sciences humaines qui établit des constances dans le rapport que notre société entretient avec ses « jeunesses » (Mauger, 2001). Ce principe de constance nous interpelle, d'autant plus lorsqu'on aborde la question des marges. En effet, il permet de reprendre une tradition oubliée en sciences humaines lorsqu'il s'agit de traiter d'une problématique comme la jeunesse qui nous apprend que les pratiques sociales des jeunes nous font savoir qu'elles « résistent » parce qu'elles indiquent ce qui est « constant dans cette société », à savoir son « incapacité à intégrer ses diverses composantes dans un corps de valeurs partagées » (Monod, 2005). Enfin, la constance, lorsqu'on interpelle la psychopathologie, nous montrent aussi que plus on veut civiliser et entrer dans l'histoire du progrès, plus on a tendance à mettre de côté ce qui est du registre du « tâtonnement » (Freud, 1929) ou encore du « balbutiement » (Desmesure, 2011). En effet, la constance de notre système d'intégration sociale et économique des jeunes ne prend pas en compte le « devenir » dans la transformation vers l'âge adulte (Van de Velde, 2008).

Dans la période du développement mondialisé, même si certaines formes de mondialisation ont été soumises à la critique sociale, la mobilité a été érigée comme norme, devant s'imposer notamment dans la construction des parcours de formation et des itinéraires professionnels. Premiers confrontés à cela, certains jeunes y résistent donc, ne serait-ce que parce que l'une des façons de faire sa jeunesse est de résister aux normes imposés d'*en-vieux*... mais aussi parce que cette norme fait fi des ancrages locaux, qui peuvent être tout aussi importants à des jeunes qu'à des vieux. S'ajoute à cela le fait que la génération qui a connu la démocratisation du pouvoir de passer les frontières a parfois mythifié « ses voyages » avant de poser les valises en rural (cas des néoruraux des années 1970-80) et que certains jeunes ne se sentent pas à la hauteur, lorsqu'il s'agit, par exemple, d'aller au Maroc en avion non pas en crevant sous soi et aux confins du Sahara la vieille 404 Peugeot... Ou encore d'aller en Amérique latine sans en ramener d'expérience initiatique à la Castaneda...

III. Les enjeux des mobilités et les contretemps des jeunes

La mobilité, comme fondement des modes d'habiter contemporains est valorisée à plus d'un titre (Lannoy, Ramadier, 2007). Il est connu que cette valorisation est ambiguë et qu'il faut pouvoir en sciences humaines et sociales révéler les imaginaires associés aux différentes formes de mobilité spatiale et à les confronter aux réalités des pratiques (Vincent-Geslin, Ravalet, 2015). Dans ce contexte, les mobilités que nous avons observées reflètent en effet ce « passage de sociétés rurales structurées par les paradigmes patrimoniaux à des sociétés organisées selon des paradigmes fondés sur la mobilité » (Hervieu, 2002) depuis les années 1970, tout autant qu'elles soulignent que tout le monde n'y accède pas de la même manière, ou n'entre pas également ou ne trouve pas sa place dans cette « société de la circulation généralisée » (Viard, 2006).

Loin d'une approche de la mobilité qui confine à l'injonction (Vignal, 2005), le contretemps souligne que la mobilité peut aussi être une pratique discordante, un versant singulier lié au mouvement qui ne va pas vraiment dans le sens de la temporalité véhiculée par les normes du marché, qu'il soit relatif au travail ou encore à la scolarité. Du reste, ce versant dérange subitement lorsqu'on revendique ce mouvement comme moteur de la construction d'un parcours où d'une trajectoire qui n'est pas linéaire ou, dirons-nous, en chantier. La mobilité des jeunes, qu'elle soit exprimée sur le mode de l'errance, du retour, de la proximité, de l'alternance ou de l'ancrage, c'est-à-dire lorsqu'elle exprime un « tâtonnement », est identifiée comme une perte de temps par les institutions qui définissent les régulations sociales et économiques (un Service

Volontaire Européen est identifié comme une perte de temps par rapport à l'échéancier scolaire (par exemple) que l'on soit en situation d'entrée dans le monde du travail où dans le système ultra compétitif de ce que d'aucuns appellent le « marché scolaire ».

Ainsi, dans notre effort pour travailler à la déconstruction d'une notion comme la mobilité, nous rejoignons l'idée que la mobilité peut se définir comme « un phénomène socio-spatial à deux faces : le changement social et le franchissement de l'espace. Il allie l'intention et l'action et ses manifestations sont imbriquées selon des temporalités » (Kaufmann, 2008). On voit bien se dessiner une mobilité qui ne se réduit pas uniquement aux déplacements mais à une projection dans l'espace social, au sens d'une mobilité sociale imaginée et structurante (qui fait sens). Elle est ici comprise comme « un imaginaire articulant un rapport au temps, à l'espace, et la recherche d'une transformation existentielle » (Barrère, Martucelli, 2005). Comprises en ce sens, les mobilités des jeunes, tout comme leurs initiatives, (Desmesure, 2011 ; Gambino, 2011 ; Sahuc, 2011) posent des problèmes à l'action publique et au contenu culturel de notre manière de concevoir l'intégration sociale des jeunes aujourd'hui, notamment ceux qui vivent dans les espaces ruraux. La non prise en considération des contretemps qui animent les pratiques sociales et l'habiter des jeunes soulève des enjeux du même ordre. Ces contretemps sous entendent, en outre, que plutôt de s'occuper de la motilité des individus, nous ferions mieux de nous astreindre collectivement à entretenir notre motilité collective, à savoir nous poser la question de ce que nous générons collectivement autour des jeunes ? Quelle place font les territoires aux jeunes ? Quelle place le « devenir adulte » prend dans la réflexion des pouvoirs publics ?

Pour avancer sur ces questions, il s'agit de rappeler, à ce stade, que l'étude d'une marge sert aussi à interroger une structure sociale. Sinon, les sciences humaines pourraient ne devenir que des faire-valoir des politiques publiques. Questionner les marges et les normes ne sert pas uniquement des trajectoires parcellisées, voire juxtaposées, qui seraient « classifiées » comme un ensemble de pratiques marginales. C'est ce qu'indique avec pertinence le rapport de l'observatoire national de la pauvreté sur les jeunes en situation de précarité dans les territoires ruraux qui refusent les injonctions institutionnelles par la pratique du non recours et par une aspiration à un autre mode d'habiter (ONPES, 2016). Il invite à aborder ces jeunes en ne jugeant pas le contenu en fonction du jugement de l'institution mais en fonction du sens qu'accorde le jeune à ses pratiques, en d'autres termes, éviter le déni de sens. Dans cette configuration où les perspectives sont inversées et selon nos observations au sein de différents territoires ruraux (cf. encadré), nous tirons plusieurs enseignements autour de ces enjeux.

Un premier enseignement consiste à montrer l'intérêt des projets collectifs lorsqu'ils sont soutenus a minima dans un territoire et lorsqu'ils sont alors placés en situation de pouvoir d'interpellation des élus, des habitants et des institutions : ils sont un moyen d'obtenir in vivo une situation de confrontation même si cette confrontation tourne court par le pouvoir de manipulation des symboles de la normativité. C'est bien l'exemple de « Terres de jeunes » dans le nord Dordogne, une action construite avec les jeunes avec une « approche pluridisciplinaire » en matière de politique locale de la jeunesse. Elle a permis d'associer des compétences différentes autour d'un même projet : des élus locaux, des représentants institutionnels, des conseillers de mission locale, des professionnels de l'animation, des techniciens, des chercheurs, des parents et surtout des jeunes (Gambino, Vallès, Fraux, 2016).

Un deuxième enseignement est qu'il est désormais nécessaire de prendre en considération le désir d'expérimentation des jeunes avec tout ce que cela comporte en matière de construction humaine, y compris par rapport à l'expression de déviance. Comme nous avons essayé de le montrer, la déviance (ce qui est considéré comme déviant) ne met pas en danger la cohésion sociale tant qu'elle est intégrée à un cadre qui favorise son expression (Zaffran, 2011). Pour cela encore faut-il faire comprendre à ceux qui sont censés représenter la norme que les jeunes peuvent avoir des projets à deux ou à trois têtes là où la norme de l'intégration sociale actuelle prescrit un parcours linéaire (le jeune trouve un emploi et passe son permis et ça suffira bien pour

qu'il s'intègre) et qu'il s'agit, dès lors, d'intégrer ce refus des jeunes d'accéder à la vision linéaire proposée (norme et stratification sociale), le besoin immense d'expression et de reconnaissance et enfin l'aspiration au droit à l'expérimentation, c'est à dire, un accès à la transition sans pour autant renoncer au cadre de transmission qui va avec. Cela plaide, du reste, pour une réhabilitation des trajectoires plutôt que des parcours souvent imaginés par les institutions en référence à une norme et ce que la sociologue C. Van de Velde appelle les « rails de la jeunesse ».

Un troisième enseignement réside dans la formulation suivante selon laquelle : « dans un monde où la grandeur suppose le déplacement, les grands tirent une partie de leur force de l'immobilité des petits, qui est la source de la misère de ces derniers. Or, les acteurs les moins mobiles sont un facteur important de la formation des profits que les mobiles tirent de leurs déplacements. Dans un monde où tous se déplaceraient, les profits apportés par le déplacement, particulièrement par la mise en connexion d'êtres ou d'univers distants parce que différents, tendraient à disparaître » (Boltansky, Chiapello, 2002). En effet, certains jeunes sont clairement victimes de ne pouvoir se référer au transport de grandeur que permet la référence aux grands voyages que l'on a fait, voire à la possibilité d'un mode de vie multi-territorial, dans une société qui survalorise la mobilité, et où il paraît inexcusable de ne pas en faire preuve. Cela est d'autant plus fort que, dans la représentation collective des jeunes, il y a l'idée qu'ils sont encore « sans attaches ». Par ailleurs, leur recours au transport de misère, celui qui accuse la difficulté injuste sur laquelle on butte, forme de défense parfois utilisée par les acteurs des marges sociales, est de moins en moins possible dans une société qui a entériné que les jeunes étaient plutôt en voie d'insertion qu'insérés. De fait, pour certains, ne pas être mobiles revient à « être mis sur la touche », selon la métaphore sportive. Rien ne vient plus contredire ouvertement le jeu de leur mode d'existence mais la non réceptivité de ce qu'ils sont, par diverses instances qui vont du politique à l'administratif régissant les parcours d'études et d'orientation, revient à les laisser dans une nouvelle forme de marge, celle d'où l'on ne peut vraiment participer au jeu.

Enfin, un dernier enseignement soulève l'impérieuse nécessité à identifier qui prend en charge ce devenir des jeunes, et comment. Autant de questionnements qui renvoient à la place primordiale accordée aux conditions de « l'égalité territoriale » et des fonctions de garant joué par l'Etat dans un contexte de territorialisation croissante des politiques publiques sanitaires, sociales et éducatives (David et al. 2012, David 2014). On pourrait, dès lors, tenter de répondre à cette question de la responsabilité collective de ce devenir, voire ce non devenir. On pourrait même élargir la question à un enjeu correspondant à la société toute entière. En effet, du fait de ne pas pouvoir être pris au sérieux, le contexte de contretemps génère de plus en plus une fragilisation de notre cohésion sociale. Se pose crûment la question des « Passeurs » et du repérage, au sein des institutions, de personnes ressources capable de travailler dans une logique de décroisement allant jusqu'aux marges et même à « la touche » et capable d'appréhender autrement les contretemps et les contre-normes, du moins en évitant de porter un jugement de valeur qui enferme pour toujours la pratique sociale du jeune dans le négatif pour finalement mieux le déporter vers la marge et même au-delà...

Conclusion

Les jeunes ruraux ne font pas, ou peu, l'objet de politiques publiques spécifiques – du moins à l'échelle nationale – contrairement aux jeunes des quartiers. Des initiatives culturelles voient toujours les jeunes ruraux globalement comme en marge ou à la « traîne culturelle » de ceux des villes. On peut rappeler là l'origine ambiguë, en 1964, de l'éducation socioculturelle dans les lycées agricoles : il s'agissait certes de donner prolongement institutionnel à des actions d'éducation socioculturelle aidant les acteurs à construire leur sens mais aussi de compenser ce qui était perçu comme une « arriération culturelle » et il conviendrait de voir si, aujourd'hui

encore, l'appui à des festivals de « culture jeune » dans les territoires ruraux n'obéit pas à la même logique.

Malgré tout, les élections présidentielles, tout comme les ouvrages retentissants de démographes ou de géographes (Guilluy, 2010 ; Le Bras, Todd, 2013), attirent l'attention des pouvoirs publics et des médias sur les zones de relégation sociales à la périphérie des villes. On semble redécouvrir le « rural » et ses jeunes (Bronner, 2007), les territoires ruraux, la montée concomitante du vote jeune pour l'extrême droite. Il n'en demeure pas moins qu'une fois passées ces controverses et leurs effets par trop spectaculaires, la question des territoires ruraux et des jeunes qui y vivent est bien souvent annexée, voire oubliée au profit des débats autour du développement urbain. La très récente mise en œuvre des Contrats de ruralité par les pouvoirs publics (2016) au nom d'une « égalité territoriale » pourraient pondérer cette vision pessimiste de l'avenir des territoires ruraux si elle ne se faisait pas dans un contexte, là aussi, de proximité avec l'échéance présidentielle et surtout dans une référence permanente avec les Contrats de ville.

Pourtant, loin derrière le traitement médiatique et une « vision événementielle des phénomènes sociaux » (Ebersold, 2012) qui sacralisent l'opinion, il existe désormais un contexte global du contretemps qui touche aussi bien les jeunes qui habitent les espaces ruraux que les zones urbaines. Pour les jeunes des territoires ruraux - qui plus est ceux qui ne rentrent pas toujours ou qui ne rentrent pas à un moment donné de leur trajectoire dans la mobilité normée - on en vient à penser que la ruralité constitue une marge inversable. Les territoires ruraux sont devenus centraux dans les pratiques de mobilité et sont aussi lieu d'expérimentation de pratiques spatiales et sociales conduisant les jeunes à transgresser/transformer les formes dominantes et connues des mobilités. Cela correspond au fait que « la marge est excentrique à l'organisation territoriale (que cette excentricité soit spatiale ou fonctionnelle), elle est en rupture avec elle (de façon brutale ou progressive), il s'agit d'une situation temporaire, intermédiaire, qui peut avoir une étendue, une intensité et, bien sûr, une durée variable » (Prost, 2004).

Bibliographie

BARRERE Anne, MARTUCELLI Danilo, 2005, « La modernité et l'imaginaire de la mobilité : l'inflexion contemporaine », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2005/1 - n° 118, p. 55-79.

BARTHE Laurence, EYCHENNE Corinne, GAMBINO Mélanie, JEBEILI Cécile, 2016, « Quelles définitions du rural en France aujourd'hui ? », conférence au *colloque La Renaissance Rurale d'un siècle à l'autre ?*, Dynamiques Rurales et commission de géographie rurale du CNFG (23-27 mai 2016).

BARTHE Laurence, GAMBINO Mélanie, LAUMIERE Florence, SIBERTIN-BLANC Mariette, 2017, *L'inégale appropriation des catégories spatiales urbain/rural en Midi-Pyrénées*, in M. Berger, J.-L. Chaléard, Villes et campagnes en relation. Regards croisés Nord-Suds, Paris.

BION Wilfred-Rupecht, 1979, *Aux sources de l'expérience*, Paris, PUF.

BOCCARA Michel, 1994. « Le trou noir du social ou les fondements mythiques de la société humaine », in P.-L. Assoun, M. Zafiroopoulos, *La règle sociale et son au-delà inconscient*, Paris, Anthropos, p.167-190.

BOLTANSKI Luc, CHIAPELLO Ève, 2002, « Inégaux face à la mobilité », *Revue Projet*, 2002/3 (n° 271), p. 97-105, <http://www.cairn.info/revue-projet-2002-3-page-97.htm>

BOURDIEU Pierre, 1979, *La distinction*, Paris, Les Editions de Minuit.

BRONNER Luc, 2007. « Les jeunes ruraux ont le sentiment que leurs "galères" n'intéressent personne », *Le Monde*, le 1 février.

- CAHUC Pierre, CARCILLO Stéphane, ZIMMERMANN F. Klaus, 2013, « L'emploi des jeunes peu qualifiés en France », *Les notes du conseil d'analyse économique*, n°4, avril 2013. <http://www.cae-eco.fr/IMG/pdf/cae-note004.pdf>
- CIFALI Mireille, 1996. « Transmission de l'expérience, entre parole et écriture », *Education permanente*, Paris, n°127, 1996-2, p.183-200.
- COQUARD Benoît, 2016, « Paris ? Jamais de laïe. Goûts et dégoûts territoriaux chez les jeunes ruraux de classes populaires », *Savoir/Agir*, n°37, p. 39-45.
- DAVID Olivier, 2008, « L'accès aux services d'accueil des jeunes enfants en milieu rural : un enjeu d'équité territoriale », *L'information géographique*, n° 2-2008, p. 40-59.
- DAVID Olivier, 2014, « Le temps libre des jeunes ruraux : des pratiques contraintes par l'offre de services et d'activités de loisirs », *Territoires en mouvement*, 22 | 2014, mis en ligne le 15 juin 2014. URL : <http://tem.revues.org/2423>
- DAVID Olivier, LE GRAND Éric, LONCLE Patricia, 2012, « Systèmes locaux et action publique : l'exemple des jeunes vulnérables », *Agora*, n° 62, Année 2012, INJEP-Sciences Po Les Presses, p. 81-95.
- DESCHAVANNE Éric, TAVOILLOT Pierre-Henri, 2007, *Philosophie des âges de la vie*, Paris, Grasset.
- DESMESURE Olivier, 2011a, *Cultures des jeunes : aux sources pulsionnelles de la connaissance*, Thèse de Doctorat en Psychopathologie et psychanalyse, Université Denis Diderot Paris VII, Sorbonne-Cité.
- DESMESURE Olivier, 2011b, « Les initiatives des jeunes comme autre forme d'accès à la connaissance », *POUR*, n°211, p. 75-82.
- DODIER Rodolphe, 2007, « Les périurbains et la ville : entre individualisme et logiques collectives », *Les annales de la recherche urbaine*, 107, p. 31-39.
- DUMONT Gérard-François, 2012, « Exclusif. Un meurtre géographique : la France rurale par Sherlock Holmes », *Population et avenir*, n°707, Éditorial, mars-avril 2012.
- EBERSOLD Serge, 2013. « Préface », dans Cordazzo P., Fichet B., *Transition, passage en sciences sociales*, p. 7-9.
- FREUD Sigmund, 1929, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF.
- GALLAND Olivier, 2001, « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations », *Revue Française de Sociologie*, Vol. 42-4, p. 611-640.
- GAMBINO Mélanie, 2008. *Vivre dans les espaces de faible densité de population, pratiques et représentations des jeunes dans le Périgord Vert (France) et le Rural Galway (République d'Irlande)*, Thèse de Doctorat de Géographe, Université de Toulouse II.
- GAMBINO Mélanie, 2011, « Pratiques de jeunes et participation à la vie locale : regards croisés France Irlande », *POUR*, n°211, p. 177-185
- GAMBINO Mélanie, DESMESURE Olivier, 2014, « Habiter les espaces ruraux : les enjeux des formes de mobilité des jeunes. Regards interdisciplinaires », *Norois* [En ligne], 233 | 2014, mis en ligne le 20 décembre 2016. URL : <http://norois.revues.org/5401>
- GAMBINO Mélanie, VALLES Valérie, FRAUX Christine, 2016, « Terres de jeunes : rapport au territoire et engagement des jeunes à travers la réalisation de courts métrages », dans Gurnade M.-M., Ait-Ali C., *Jeunesses sans parole, jeunesses en paroles*, Paris : L'harmattan, p. 121-127.
- GUILLUY Christophe, 2015, *La France périphérique : comment on a sacrifié les classes populaires*, Paris, Flammarion.

- HERVIEU Bertrand, VIARD Jean, 1996, *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, Marseille, Editions de l'Aube.
- HERVIEU Bertrand, 2002, « La multifonctionnalité de l'agriculture : genèse et fondements d'une nouvelle approche conceptuelle de l'activité agricole », *Cahiers d'Etudes et de Recherches Francophones/ Agricultures*, vol.11, p. 415-419.
- HUBERT Jean-Paul, 2014, « Les zonages pour délimiter les villes : différents niveaux de controverse », *20e Biennale de géographie d'Avignon - Géopoint 2014* – « Controverses et géographies » - 12 et 13 juin 2014.
- INSEE, 2011, « Le nouveau zonage en aires urbaines de 2010 », *Insee Première* n°1374.
- INSEE, 2011, « Poursuite de la périurbanisation et croissance des grandes aires urbaines », *Insee Première* n°1375.
- MAUGER Gérard, 2001, « Les politiques d'insertion. Une contribution paradoxale à la déstabilisation du marché du travail », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1/2001 (n° 136-137), p. 5-14.
- MONOD Jérôme, 2007, *Les barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, (1967), Paris, Hachette.
- LANNOY Pierre, RAMADIER Thierry (dir.), 2007, *La Mobilité généralisée. Formes et valeurs de la mobilité quotidienne*, Bruxelles, Academia Bruylant Éditions.
- LE BRAS Hervé, TODD Emmanuel, 2013, *Le mystère français*, La république des idées, Paris, Le Seuil.
- LEVY Jacques, 1994, « Oser le désert ? Des pays sans paysans », *Sciences Humaines*, hors-série n°4, p. 6-9.
- LEVY Jacques, 2013, *Réinventer la France. Trente cartes pour une nouvelle géographie*, Paris, Fayard.
- LONCLE Patricial, MUNIGLIA Virginie, 2010, « Les catégorisations de la jeunesse en Europe au regard de l'action publique », *Politiques sociales et familiales*, n°102, p. 9-19.
- Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale (ONPES), 2016, *L'invisibilité sociale : une responsabilité collective*, rapport 2016.
- ORTAR Nathalie, 2009, « Entre choix de vie et gestion des contraintes : télétravailler à la campagne », *Flux* 4/2009 (n° 78), p. 49-57.
- POULOT Monique, 2015, « Etre ou ne pas être rural... quand le rural se décline en ville comme à la campagne », *Pour*, n°228, p. 69-76.
- PROST Brigitte, 2004, « Marge et dynamique territoriale », *Géocarrefour*, vol. 79/2, p. 175-182.
- SAHUC Philippe, 2011, « Pourtant que la montagne est jeune... », *Pour*, n°211, p. 43-48.
- SAHUC Philippe, 2011, « L'entre-deux âges entre-deux terres », *Pour*, n°211, p. 127-132.
- SAHUC Philippe, 2015, « Contribuer à une sociologie sensible de la jeunesse », *Spécificités*, 2015/2 (n°8), p.41-46.
- SENCEBE Yannick, 2004, « Etre ici, être d'ici : les formes d'appartenance sur un territoire de circulation, le Diois (Drôme) », *Ethnologie Française*, n°1, Territoires en questions, Janvier-Mars, p. 23-30.
- Tous Urbains*, 2012, Paris.
- VAN DE VELDE Cécile, 2008, *Devenir adulte. Sociologie comparée de la jeunesse en Europe*, Paris, PUF.
- VERNANT Jean-Pierre, DETIENNE Marcel, 1974, *Les ruses de l'intelligence. La métis des Grecs*, Paris, Flammarion.

VIARD Jean, 2006, *Eloge de la mobilité, essai sur le capital temps libre et la valeur travail*, La Tour-D'Aigues, Éditions de L'Aube.

VIGNAL Cécile, 2005, « Injonctions à la mobilité, arbitrages résidentiels et délocalisation de l'emploi », *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. 1, n 118, p. 101-117.

VINCENT-GESLIN Stéphanie, RAVALET Emmanuel, 2015, « La mobilité dans tous ses états. Représentations, imaginaires et pratiques », *SociologieS* [En ligne], mis en ligne le 02 novembre 2015, consulté le 21 janvier 2015. URL : <http://sociologies.revues.org/5134>

ZAFFRAN Joël, 2011, « La société tolère de moins en moins les espaces de déviance », *Le Monde*, novembre 2011.